



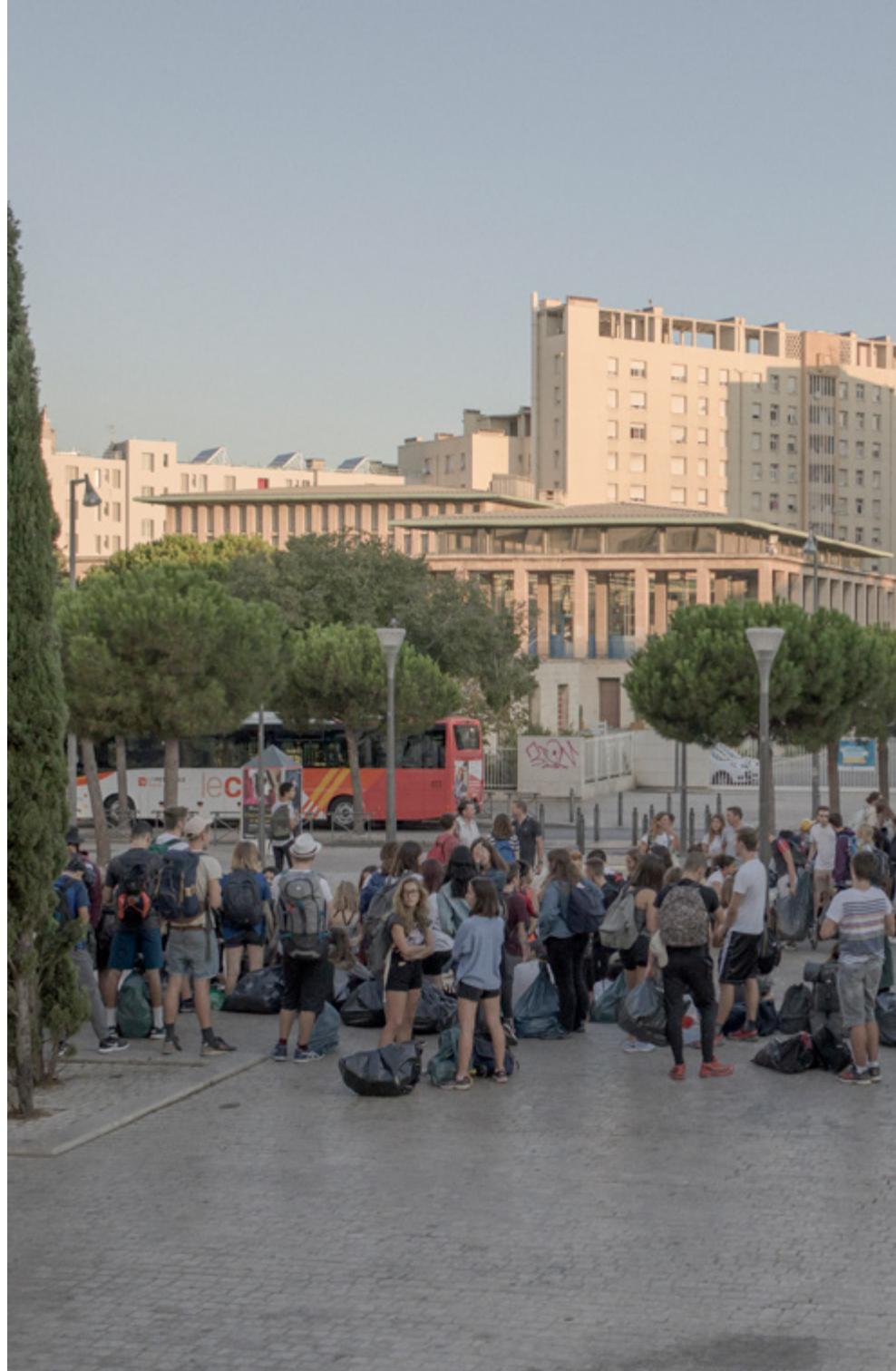




# De l'évidence de partir du terrain

2017-2022 : cinq années de bivouac avec  
l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Marseille

Pour ouvrir leur première année à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Marseille, les nouveaux étudiants partent à la découverte du territoire en marchant plusieurs jours sur des séquences du sentier métropolitain. Cette école buissonnière est animée par les artistes marcheurs et guides pour le projet Nature For City life, les enseignants des différentes disciplines de l'école ainsi que des commentateurs invités. Deux journées sont consacrées à la marche collective et à l'expérience d'un bivouac accompagné d'une conférence de plein air, et quand on est 200 : c'est en soi une aventure. Une dernière journée est déclinée en plus petits groupes et invite les étudiants à plonger de manière plus approfondie dans un paysage qui deviendra leur site de projet pour plusieurs mois.





Les thématiques portées par le projet Nature For City Life sont aujourd'hui au cœur des enjeux de la fabrique urbaine. La démarche de paysage est de plus en plus valorisée dans les processus d'aménagement, la planification urbaine intègre au travers des Infrastructures Vertes et Bleues mais aussi au travers des documents comme les plans de paysage, des lectures, des orientations et parfois des obligations quant à la prise en compte de la nature en ville.

Néanmoins qu'en est-il de la dimension sensible, sans doute indispensable pour véritablement appréhender la complexité écologique dans l'acte de construction ?

Les techniciens des collectivités mais aussi les professionnels de l'aménagement que seront un jour les étudiants de l'ENSA.M témoignent souvent des difficultés qu'ils rencontrent à décroquer leur pratique, à ne pas l'assigner à une approche technique en silo limitant le rapport au paysage et au site à une prise en compte patrimoniale ou sous l'angle de l'attractivité.

Marcher, pratiquer le paysage en se rendant sensible aux milieux que l'on traverse et aux histoires qui les composent peut participer d'une méthode et d'une pédagogie. 5 générations d'apprentis architectes, plus de mille élèves se sont ainsi succédés sur les chemins de l'étang de Berre, avec pour premier geste d'architecture de monter leur propre tente...

Malgré les crises de la COVID le Voyage inaugural a été maintenu, rendant pour ces centaines d'étudiants-es marqué-e-s par les confinements la question du vivant sans doute encore plus saillante et nécessaire.

Nous vous proposons dans ce 4<sup>ème</sup> opus des cahiers Dehors de partir à la rencontre de cette expérience hors du commun au travers d'une sélection d'images du photographe Benjamin Béchet, qui a documenté durant 5 ans l'aventure, et de témoignages d'étudiants ou d'enseignants recueillis au cours de ces grandes marches.

Puis, nous prendrons un peu de recul réflexif sur les enjeux pédagogiques avec Alexandre Field, initiateur de ce voyage inaugural au sein de l'école, et Maya Nemeta, architecte et enseignante à l'ENSA-Marseille, puis partagerons les retours d'expériences des guides Nicolas Memain, Alexis Feix et Dalila Ladjal du collectif SAFI.

# Bivouac 1

Mer. 5 — ven. 7 septembre 2018

de Port-de-Bouc à Saint-Chamas

Avec une visite architecturale de René Borruéy.

# Bivouac 2

Mer. 4 — ven. 6 septembre 2019

de Port-de-Bouc à Saint-Chamas

Avec une conférence-spectacle de Johann Le Guillerm.

# Bivouac 3

Mer. 2 — ven. 4 septembre 2020

de Port-de-Bouc à Saint-Chamas

Avec une conférence de Nicolas Floc'h.

# Bivouac 4

Mer. 15 — ven. 17 septembre 2021

de Pas-des-lanciers à Lavera

Avec une conférence de Anne Lacaton

et Jean-Philippe Vassal à la Friche la Belle de Mai.

Bivouac annulé pour raisons météorologiques.

# Bivouac 5

Mer. 7 — ven. 9 septembre 2022

de Pas-des-Lanciers à Marignane

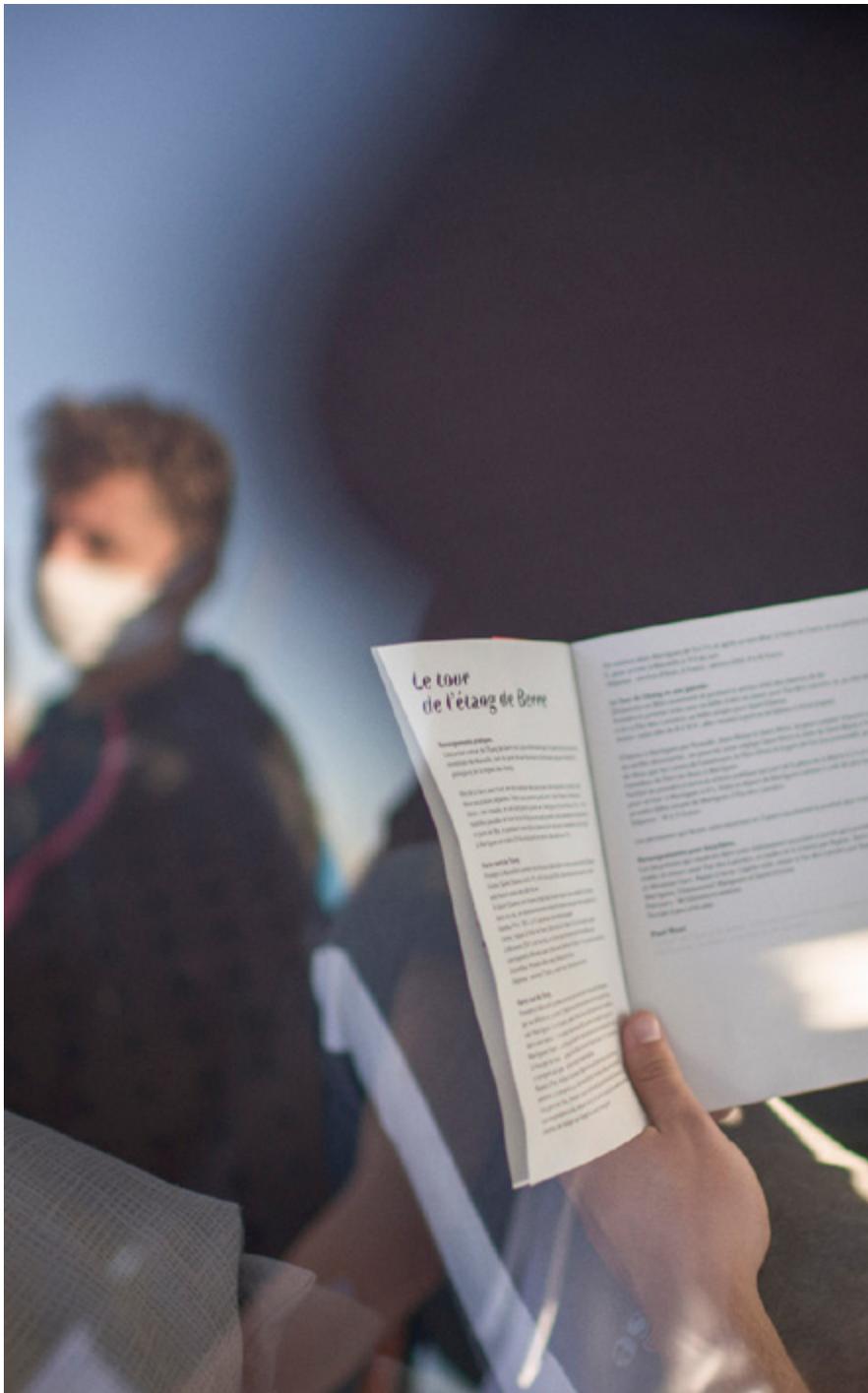
Avec une conférence de Duncan Lewis.



Les citations sont tirées d'interviews réalisées par Benjamin Béchet en 2021. Pour découvrir la vidéo de ces interviews, flashez ce code.







# C'est quoi le projet ?

Alexandre Field, co-fondateur du Bureau des guides du GR2013 et enseignant à l'école d'architecture de Marseille

L'intention première de cette expérience, c'était de proposer un exercice sur le GR2013. Et si on veut proposer un exercice sur le sentier, il faut alors aller marcher. Dans le prolongement des bivouacs qu'organisait le Bureau des guides, s'est ajoutée l'envie d'en faire un acte d'hospitalité. Par ce voyage inaugural, on voulait dire : bienvenue dans l'école et dans ce territoire que vous ne connaissez pas. C'est ici que vous allez étudier. Nous voulions partager un moment de transmission et d'accueil. Cette forme n'existait pas avant, il a fallu l'inventer. C'est assez audacieux et culotté de la part d'une école d'accepter de déplacer toute sa promotion, confier cette organisation à une association complice et laisser partir les étudiants dès le lendemain de leur arrivée pour une expérience d'immersion dans le territoire.

Dès le démarrage, le moment du bivouac a été intégré à l'ensemble des exercices du semestre. Le temps 1, c'est d'aller marcher pendant deux jours, et le temps 2 c'est de commencer les exercices de projet in situ sur un site qui accompagnera les étudiants sur tout un semestre. C'est important que ce ne soit pas un moment détaché du reste. Ça a permis, au fil des années, de construire la pédagogie et de penser les exercices et leurs enchaînements, la façon dont on passe du terrain à l'atelier, d'une forme d'observation à une forme d'exercice de conception.

Ce qui est intéressant, c'est que cette expérience a été reprise ailleurs. Il y a d'autres écoles qui s'en sont inspirées. Nous partageons globalement tous ce besoin du terrain et sommes nombreux à remettre en réflexion de manières similaires nos façons d'enseigner l'architecture.

Les bivouacs nous ont permis de repenser l'enseignement de la première année autour de nombreuses questions contemporaines : l'attention au territoire, à ceux qui y vivent, le soin à porter aux milieux. Tout ça nous a amené à sortir de l'école. S'il y a un préalable indispensable au projet c'est la connaissance du terrain. Ce qui nourrit nos intuitions, c'est de reconnaître la manière dont on habite le territoire, et la singularité de cette manière d'habiter. Et ça, on n'est évidemment pas les seuls à le penser. C'est une question partagée : comment est-ce qu'on peut ouvrir en grand les fenêtres d'une école qui a un peu trop pensé que le projet résolvait tout et que la place de l'architecture était partout ? Nous sommes nombreux à nous demander comment la place de l'architecte peut venir aujourd'hui plutôt

conforter les situations existantes. Nous, architectes, travaillons un regard singulier. Le projet peut être une manière de comprendre le monde, pas forcément tout de suite de le bâtir.

Le voyage inaugural est né de ce constat-là, et ensuite, il s'est bâti dans la complicité entre les enseignants et l'équipe du Bureau des guides.

La forme du bivouac a évolué avec les années. On a toujours remis en cause et observé ce qu'on faisait pour pouvoir le nourrir et affiner la proposition, chaque bivouac était très différent. Le trajet de la marche, la manière dont on y traverse des sites potentiels d'exercice, - aujourd'hui on fait le tour de l'étang de Bolmon et ça nous permet de relier l'ensemble des sites de projets. La seule constante a été d'organiser l'ensemble des exercices du semestre à partir du site qu'on explore avec les guides lors du troisième jour. Cela offre cette possibilité de sentir que le projet est un moyen d'approfondir la situation qu'on découvre.

Après on a affiné la question du voyage en transports collectifs (à deux cents!), on a précisé le rôle du carnet de voyage qui accompagne la marche en mêlant la parole des enseignants et la parole des guides, les récits du territoire avec des espaces pour écrire les siens. On a toujours essayé de trouver un moyen de se servir des contraintes d'un voyage et de ce qui est de l'ordre de l'organisation de la vie pendant deux jours, comme support à la conception de cette proposition pédagogique. On a transformé la nécessité de dormir sur le lieu en un moment de réflexion sur l'organisation d'un campement - ce qui est l'objet d'un exercice ultérieur, en atelier, où les étudiants doivent réfléchir à la conception d'un chapiteau.

Le moment de la veillée, de la même manière, a été intégré à la proposition pédagogique, en invitant une personnalité à encourager les étudiants à cheminer, par l'expérimentation, par l'observation et l'approfondissement de ces connaissances qui stimulent la créativité et l'inventivité. On a demandé à des artistes et des architectes de venir témoigner de leurs manières de chercher.

Johann Le Guillerm, par exemple, qui est à la fois artiste circassien et plasticien, nous a raconté qu'un jour il avait eu besoin de faire un point sur sa pratique et que pour ça, il s'est demandé comment le monde s'organisait. En remettant tout dans des boîtes, en revenant sur sa manière de classer, d'organiser, de ranger ses idées, il accompagnait son propos de gestes très simples de manipulations de matériaux, d'équilibres, de mouvements.

Il y a quelque chose de très artisanal et de trivial, mais d'une grande beauté, à tirer son intuition et sa créativité de l'organisation de nos connaissances. C'est un exercice qui revient souvent à l'école: si on réfléchit à la façon de représenter un territoire métropolitain, c'est apparemment trop grand

pour qu'on puisse le dessiner, mais si on veut le représenter quand même, qu'est-ce qu'on fait ? On est alors obligé de se raconter une histoire pour rassembler tout ça sur une carte. Dans une recherche qui s'appelait l'Atlas Métropolitain, on avait, entre autres, dessiné le territoire comme un archipel, où les massifs sont des îles et les grandes infrastructures des mers. On se rend compte qu'inventer des histoires demande une solide connaissance du territoire. Et surtout, que c'est un superbe moteur de projet. Si on parle de mythogénèse, c'est cette histoire solidement enracinée dans la connaissance des lieux sur laquelle tu peux fonder un projet collectif.

C'est ce qu'apportent les guides, ils nous aident à inventer un récit du territoire, à partager cette histoire, à fabriquer un vocabulaire commun. Ce récit de territoire, les architectes ont d'excellents outils pour y participer.

Souvent, j'essaie de défaire la figure de l'architecte, je trouve qu'on ne la fonde pas au bon endroit. Il y a pleins de situations où l'on peut venir participer à la vie de la société avec nos compétences d'architecte, que ce soit au sein de la maîtrise d'ouvrage, dans l'enseignement, à travers la recherche, la création artistique, l'engagement politique, la dynamique associative. On acquiert à l'école une manière de construire une pensée et de mettre ses compétences au service de la réalisation d'un projet collectif. Dans la proposition pédagogique du bivouac, il y a aussi cette volonté d'une petite réforme de la pensée de l'architecture.

Dans une époque où on est forcé de se poser la question de ces grands équilibres écosystémiques, reconsidérer la place de la nature en ville nous aide à reconsidérer notre place d'architecte, nos manières de projeter, nos manières d'intervenir, et nos savoirs pour le faire. C'est un cadre efficace pour réévaluer nos outils et nous mettre au travail sur la nécessaire reposition de la profession.

**La première marche, c'était un peu la découverte — moi j'étais pas du tout de Marseille, j'étais pas du tout de la région. J'avais déjà marché, j'étais plutôt d'un milieu de campagne plutôt que de la ville. Donc ça m'a permis de découvrir un autre territoire que je ne connaissais pas, une région, une autre végétation.**

**On peut se poser des questions sur pourquoi on fait cette marche, pourquoi on va visiter ces endroits, mais il y a des réponses qui nous arrivent plus tard dans nos études. On comprend petit à petit pourquoi on a fait ça. On découvre certes le territoire, son dénivelé, l'importance de certaines choses qui sont peut-être anecdotiques, certains détails. On découvre parfois des habitants qui nous disent beaucoup de choses sur ce lieu. Mais c'est pareil, c'est quelque chose dont on ne se rend pas trop compte au début, mais qui prend énormément d'importance et qui devient fondamental quand on s'intéresse un peu à une architecture sensible et un peu plus fine.**

**— Un étudiant de cinquième année.**



**Cette marche inaugurale sert à mettre en situation des étudiants qui viennent d'horizons très différents, que ce soit de France ou même des pays limitrophes. On a trouvé assez intéressant qu'ils commencent les études avec un vrai contact avec le territoire. On appelait ça faire de l'architecture avec les pieds, c'est aussi l'idée de mettre les corps dans l'espace et de se rendre compte qu'en marchant à travers les territoires on va arriver à capter beaucoup de choses, que ce soit avec les pieds, avec les mains, avec l'odorat, avec les oreilles et tous les sens qui peuvent se développer et que les jeunes doivent développer pour pouvoir faire du projet architectural.**

**— Balthasar Sievers, architecte, enseignant à l'ENSA-Marseille.**







# C'est quoi la place de l'expérience sensible ?

**Dalila Ladjal du Collectif SAFI, artiste marcheuse-cueilleuse et guide lors du voyage inaugural de l'ENSA-M**

Ces élèves, en tant que futurs architectes, sont amenés à faire des propositions formelles qui ont un impact très fort sur nos manières d'habiter la terre. La marche dans le bivouac est une articulation, elle permet de relier le paysage aux grands flux qui le façonnent mais c'est également une expérience corporelle qui nous ouvre la porte vers une perception sensible du monde et qui révèle des flux invisibles avec lesquels nous cohabitons.

Pour nous, accompagner ces élèves, c'était apprendre avec eux à déplier ces capacités de perceptions. Il nous paraît très important de redonner de l'importance à nos sens. Nos sens sont à la base de toutes les connaissances qu'on se fait sur le monde. Et à la fois, nos sens sont façonnés par notre culture. Travailler sur des expériences sensibles nous permet de venir questionner, voire même d'un peu desserrer ce façonnage.

Pour cela, durant la marche nous racontons des histoires, celle du déplacement des pollens par exemple dont la circulation, aléatoire et hyper précise en même temps, est le résultat d'une coévolution entre des plantes et des insectes qui jouent avec le vent depuis la nuit des temps. Percevoir ce flux presque invisible mais bien vivant, et à la base de la chaîne alimentaire, c'est faire l'expérience d'un monde habité même là où on ne l'attend pas et qui invite à partager la terre plutôt qu'à se l'accaparer.

Nous avons également proposé aux étudiants de déguster un paysage. Manger un paysage invite à comprendre, dans le sens de prendre en soi, ce qui le compose et le façonne. On s'est retrouvé à Port de Bouc, dans le paléo-delta de la Durance, qui venait se jeter là, dans d'anciens temps géologiques. La rivière s'est déplacée depuis pour rejoindre le Rhône, mais a laissé derrière elle des indices de sa présence millénaire. Ce paléo-delta est une image contemporaine de flux ancestraux. Il raconte l'élévation des montagnes, la formation des rivières, et cette conversation entre les reliefs, les sols et l'eau. Dans cette dégustation, nous cherchions, par un jeu de textures et de saveurs, à décortiquer couche par couche l'endroit où l'on se trouvait et faire apparaître, une des composantes majeures : le temps.

Ce que nous voyons d'un paysage est un instant dans une dynamique encore en mouvement. Il s'agissait donc de rendre perceptible les forces de construction et d'érosion de la terre et de faire apparaître que le sol, qu'on perçoit souvent comme inerte, n'est pas une ligne d'horizon dans le dessin mais bien une épaisseur de vie résultant des grands mouvements et qu'il serait précieux de prendre soin de ce mouvement dans nos manières d'habiter la terre.

On essaie aussi par d'autres propositions sensorielles, comme par des propositions d'écoute par exemple, de se dégager du primat de la vision. On a tendance à privilégier le prisme de la vue pour penser notre rapport au territoire. Mais nous n'habitons pas le monde qu'avec les yeux. Et si notre culture a appris à s'orienter avec les images, d'autres cultures, d'autres espèces et peut-être d'autres versions de nous-même, s'orientent avec les sons, les odeurs, les vibrations, les bourdonnements,... Nos corps sont outillés pour faire apparaître dans notre géographie mentale un monde beaucoup plus vaste et beaucoup plus habité. Prendre connaissance d'un lieu par l'ouïe peut être une manière de commencer à s'ouvrir à la richesse de ces outils.

Mais rien que l'acte de marcher et de bivouaquer c'est déjà ça, c'est engager sa corporalité. Ce temps de bivouac est long, il implique d'exposer les corps à la fatigue et à la chaleur. Quand tu traverses un territoire pendant deux jours, harassé par le soleil, à la recherche de l'ombre et de la fraîcheur, les questions du réchauffement climatique sont beaucoup plus prégnantes. On est plus dans la théorie, mais dans l'expérience vécue. Toutes ces thématiques qu'on travaille dans le programme Nature for City Life viennent s'incarner corporellement.

Mais il s'agit aussi de s'organiser en tant que groupe quand on traverse des espaces à deux cent. En traversant les espaces urbains, périurbains, naturels, se posent les questions de l'hospitalité et de l'accessibilité de ces espaces, mais aussi de l'impact qu'on peut avoir en tant que groupe. Essaim temporaire, comment s'organisent les solidarités ? Comment passer d'une somme d'étudiants à une communauté attentive à son environnement ?

Idem pour le moment du bivouac, les tentes ont toutes la même forme et la même couleur, c'est une belle manière de saisir le besoin d'organiser les espaces en cherchant à donner du sens à ce voisinage. Comment fabriquer des circulations, des rencontres tout en prenant soin du silence, besoin que l'on partage avec toutes les espèces ?

Par tous ces petits apprentissages, même s'ils sont ténus, se développe une expérience vécue de toutes les questions de la ville et de son habitabilité, et on peut espérer que cette expérience invite à intégrer ces autres manières d'habiter la ville dans la réflexion architecturale.

L'expérience sensible doit être entretenue, il est très important de bien penser la façon dont cette expérience résonne dans le reste du cursus. Cela permet d'éviter de faire table rase de nos expériences comme c'est trop souvent le cas, mais de prendre le temps de les laisser se déposer en nous. La sensibilité, c'est comme les sols, ça demande à être nourri.









# C'est quoi la découverte d'un lieu ?

Alexis Feix, enseignant à l'école du paysage de Versailles et guide lors du voyage inaugural de l'ENSA-M

Lorsqu'on était sur le Jaï, entre Bolmon et l'étang de Berre, on a fait une lecture du panorama. Même si on ne connaît pas, même si on ne sait pas ce qu'il y a au loin derrière, l'important pour les concepteurs et conceptrices est d'apprendre à voir, même sans savoir ce à quoi ils et elles ont affaire. Dès qu'on développe une vision des lieux, on est déjà engagé dans une mécanique de projet. En décrivant un panorama, on ne comptabilise pas seulement les forces en présence, on commence à les mettre en relation et à sélectionner les éléments qui nous paraissent importants. C'est déjà un premier pas vers une vision personnelle, et donc des premières intuitions de projets.

Il est très riche de commencer par deux jours qui permettent d'arpenter le grand paysage et le territoire et de l'éprouver. Il y a de la chaleur, il y a le vent, on a marché sur les coquillages du Lido du Jaï, on a dormi, et une familiarité a commencé à se nouer. Ensuite, le troisième jour seulement, des groupes d'étudiants et étudiantes vont se constituer et se concentrer sur un site en particulier. Ils et elles vont travailler dessus pendant un semestre entier. Arpenter préalablement le grand paysage dans lequel se trouve le site permet d'aborder le périmètre par ses bords, par sa périphérie. Dans mon métier, je fais toujours d'abord le tour des sites de projet avant de plonger dedans. Pas uniquement pour faire durer le suspense, mais aussi pour voir comment ce périmètre s'attache. En faisant une approche du site, avec le groupe que j'accompagnais, en quittant petit à petit l'urbain, traversant l'ancien parcellaire agricole, avec toutes les questions de déprises agricoles que cela permet de poser, on voit très tôt se détacher ce grand talus de l'ancienne déchetterie aux Quatres Vents qui sera leur site de projet. Et c'est très important de comprendre que ce site est déjà présent de très loin.

Je défends beaucoup cette approche par le hors-champ. En tant que concepteurs et conceptrices, on décide ou hérite d'un périmètre, ce geste n'est pas anodin. C'est une manière d'orienter les décisions, on est déjà dans un acte de conception. Il est de notre responsabilité de questionner le hors-champ. Le paysage est continu. On habite la continuité. Ce qu'on transforme ici

modifie aussi l'ailleurs. En changeant les cheminements par exemple, tout le rapport au hors-champ change.

Durant ce bivouac 2022, on a d'abord relié tous les sites de projet en faisant le grand tour de Bolmon et c'est seulement après qu'on plonge dans la richesse d'un site plus restreint. On y arrive le troisième jour, au début on ne voit rien, puis, petit à petit, on remarque la prairie, la diversité végétale, la diversité des sols. On grimpe le teruil, on prend conscience qu'on a un point de vue génial, sur le port, sur l'entrepôt, sur l'étang de Bolmon, il y a tout l'horizon qui se dessine. On a rencontré une personne du conservatoire du littoral qui nous a expliqué les enjeux de gouvernance et les politiques publiques, et ce simple talus qui pouvait sembler banal prend toute son épaisseur. Alors, les élèves sont jeunes, ils et elles sortent du BAC, on sent bien que ça fait beaucoup, que ça les dépasse un peu, mais c'est cela aussi qui est intéressant. Quand on travaille sur dessin en bureau, parfois on ne saisit pas toujours les conséquences d'un trait de crayon sur un papier.

Et donc là, on sent bien qu'il y a beaucoup de choses à collecter pour pouvoir rendre pertinentes les lignes qu'on va tracer sur un papier. C'est une des difficultés : quand on est sur le site, on est au présent, tout est là, mais quand on rentre à l'atelier, il manque toujours un cadrage. Il faut saisir, prendre, récolter au maximum. Inventer ses protocoles de collectes est très important. Chaque étudiant-e, trace une ligne mentale et égraine tout ce qu'elle rencontre en termes de reliefs, de qualités de sol, d'informations. L'assemblage de ces quarante coupes fabriquent une imagerie commune. Cela peut prendre différentes formes : une maquette, un plan, un dessin, une cartographie. Une nouvelle fois, après notre manière de voir, notre manière de cadrer un périmètre, la façon dont on rapporte le terrain à l'atelier fait aussi partie de l'acte d'aménagement.

Aujourd'hui, je ne conçois plus mon métier de paysagiste sans celui d'enseignant ou de guide, parce que, selon moi, la transformation du paysage ne va pas sans le goût de transmettre ce que l'on voit, de continuer à regarder au contact de quarante, voire ici, deux cent personnes, et donc autant d'énergies diverses, autant de regards différents portés sur le réel. C'est la possibilité d'une expérience collective du paysage, de mettre les corps dedans. C'est un endroit où on peut inventer ensemble.

Pour finir, nous en tant que concepteur-trices nous travaillons sur les relations entre les humains et leur environnement. Cette notion de continuité dont je parlais nous oblige à penser les conséquences de nos actions en chaîne, d'autant plus dans un contexte de bouleversement climatique. Toutes ces étapes qu'on considère souvent comme préalable à la conception

sont basées sur l'écoute, c'est le plus important. L'écoute, c'est l'ouverture à l'altérité humaine, vivante et pourquoi pas minérale. Améliorer les conditions de vie des autres qu'humains est une manière d'améliorer les conditions de vie des humains. Autour de l'étang de Bolmon, c'est une invitation à inventer une manière d'habiter les marais. On a asséché, asséché, les marais, certains ont pensé à assécher Bolmon. On se dit aujourd'hui qu'il faut arrêter de faire contre, mais trouver une manière de faire avec ces mouvements de l'eau. Ce qui ne veut pas dire ne rien faire, mais peut-être trouver une manière de s'immiscer. Cette manière nourrit la possibilité de ce fameux partenariat entre les humains et la nature dont parle Gilles Clément.









# C'est quoi une proposition pédagogique à partir d'un bivouac ?

Maya Nemeta, architecte et enseignante  
à l'école d'architecture de Marseille

J'ai rejoint l'école d'architecture de Marseille à la rentrée 2018, au moment où nous lancions, pour introduire la première année de Licence, la toute première expérience de bivouac organisée avec le Bureau des guides. Cette expérience hors-les-murs de l'école était jusque-là inédite, et très enthousiasmante en tant que moment inaugural du cursus. Pour les étudiants, ce moment de la formation est fondamental, puisqu'il s'agit, pour la plupart d'entre eux, de leur tout premier contact avec la discipline architecturale et ses enjeux. À travers l'expérience collective de la marche, nous avons ainsi imaginé une proposition pédagogique qui consiste, depuis cinq ans, à envisager l'arpentage et le relevé comme les premiers outils pour ouvrir et construire le regard des jeunes étudiants en architecture ; et qui permet ensuite, tout au long du semestre, d'appréhender la pensée du projet en action. Notre objectif est de favoriser l'expérimentation sur site pour faire projet avec et à partir du « déjà-là ». C'est la ligne directrice du programme pédagogique que nous avons mis en place il y a cinq ans, et que nous avons tenté d'améliorer et de réajuster depuis pour insister davantage chaque année sur l'expérience du lieu et la manipulation à échelle 1:1.

Le premier exercice de projet, qui propose de concevoir un petit aménagement permettant de se reposer et d'observer le paysage, est par exemple désormais réalisé *in situ*, sur les rives de l'étang de Berre. La méthode consiste ici à faire de l'expérience du lieu – mais aussi de l'expérience du *faire* – la condition-même du projet. Pour cet exercice, les étudiants choisissent, après avoir arpenté le site, un lieu propice à l'installation. Le projet est ensuite imaginé, élaboré et construit *in situ*, à partir des matériaux et/ou objets trouvés sur place. Il est enfin redessiné individuellement et présenté la semaine suivante à l'atelier. Cet exercice engage donc l'étudiant à la fois à choisir un lieu d'implantation, pour ses qualités, et ses spécificités – une vue, une exposition, un sol – ; mais il interroge aussi les ressources du site, leur assemblage et leur mise en œuvre – une pierre que l'on déplace, quelques branches que l'on assemble, des roseaux que l'on tisse. Une fois

le projet réalisé, il s'agit encore d'en tester les usages – s'abriter du soleil, s'asseoir pour pêcher – ; pour réajuster le projet si nécessaire. Surtout, il s'agit pour les étudiants de prendre conscience de l'impact de l'intervention dans le paysage.

Faire le choix d'un site d'implantation, tester et expérimenter sur place, pour révéler ou consolider une situation existante, nous permet donc d'interroger à la fois l'inscription d'un objet architectural de petite échelle dans un territoire plus vaste, mais aussi sa mise en œuvre et sa relation avec le paysage alentours. Par ailleurs, le fait de partir de l'analyse sensible des composants simples d'un territoire comme le vent, l'orientation, la pente, les vues ; tout comme de l'exploration des notions de confort et d'ergonomie d'un espace, participent de la construction et de la formalisation de la démarche de projet pour les étudiants. Enfin, en leur demandant de redessiner leur installation à la main, par le relevé sur place, puis par le re-dessin au propre, cet exercice permet d'introduire les enjeux de la représentation, qui font partie des fondamentaux à acquérir en première année.

Les étudiants proposent ainsi chaque année de très beaux projets. L'an passé, deux étudiants de notre groupe avaient déplacés au plus près de l'eau une grume, pour en faire un banc, qu'ils avaient ensuite abritée d'un auvent fabriqué avec des cannes de Provence, ramassées sur place, puis assemblées et nouées avec du fil de fer. L'ensemble formait, à l'embouchure de la Cadière dans l'étang de Bolmon, un lieu particulièrement propice pour se reposer et observer les cygnes, et se fondait parfaitement dans ce paysage de roseaux. Plus loin, le long du chenal de Caronte, une étudiante d'un autre groupe, qui avait repéré lors de la marche des pneus de voiture abandonnés sur les berges, a proposé de les récupérer pour en faire des assises, qu'elle a rendu transportables grâce à des cordages attachés par des nœuds de marin. Cela pourrait sembler loin de l'échelle architecturale ; pourtant l'intervention pose tant la question des usages, des ressources, de leur assemblage, que celle de l'impact du projet dans le territoire. L'échelle de ce type d'intervention convoque des aspects qui sont essentiels à la démarche de projet. Cette approche nécessite de porter une attention fine au territoire, et à tout ce qui constitue le « déjà-là », à partir duquel le projet se pense et se conçoit. Et cette lecture du territoire, c'est bien l'expérience de la marche qui nous permet ici de l'initier.

Cette expérience du bivouac, nous la mobilisons tout au long du semestre. Chaque exercice de projet la convoque, selon des échelles et des temporalités différentes. Lors du second exercice de projet, qui consiste à concevoir un abri pour randonneurs le long du sentier du GR2013, les étudiants ont

encore en mémoire l'expérience vécue du site et de sa traversée. Ils ont marché sur les rives de l'étang, ils en ont appréhendé les vues, les massifs, les séquences urbaines et péri-urbaines. Ils ont parfois marché des heures au soleil, sous la pluie, face au vent, ils ont peut-être souffert de la chaleur ou du froid, et ils ont bivouaqué sur site, tous ensemble. Aussi, lorsque l'on explore plus tard des questions de voisinage et de mitoyenneté dans un exercice d'extension d'un hameau existant, on se souvient de ce moment où l'on a dormi les uns à côté des autres, où l'on a dû monter sa tente plus ou moins proches de ses voisins, que l'on connaissait à peine au lendemain de la rentrée. On a dû négocier des espaces de circulation, mais aussi des lieux de regroupement, plus ou moins partagés, plus ou moins intimes. Lors du dernier exercice du semestre, qui vise à concevoir une structure en toile tendue envisagée pour sa capacité à requalifier de manière éphémère un lieu (et qui pose donc la question de la temporalité de l'acte de construire), l'écho est physique : le lieu doit être dimensionné pour accueillir deux cents personnes, et deux cents personnes, c'est le nombre d'étudiants que forme notre groupe lors du bivouac. Cette jauge, que l'on a encore en tête – l'espace qu'elle occupe lorsqu'elle est rassemblée, la distance qui peut séparer le premier marcheur du dernier lorsque la marche s'étire – tout cela participe au bon dimensionnement des choses. C'est une expérience commune à laquelle on peut se référer, tout au long du semestre, mais aussi ultérieurement, plus tard dans le cursus.

Et au-delà du programme des exercices que nous avons mis en place, le territoire de l'étang de Berre est un site absolument passionnant, par ses situations, qui sont à la fois nombreuses et variées. La traversée de séquences urbaines et péri-urbaines, de massifs, de zones industrielles, d'étendues pavillonnaires, de portions d'autoroutes ou de voies ferrées, ou encore de parcelles agricoles, révèlent un vrai territoire de contrastes. Cela en fait un site particulièrement pertinent pour aborder les études en architecture, justement parce qu'il interroge des enjeux qui dépassent le cadre bâti. La rencontre avec quelques-uns de ses habitants lors de la marche, et bien sûr la lecture qu'en font les guides pendant le bivouac, permettent aux étudiants d'en saisir les principaux enjeux, pour être en capacité de les interroger à leur tour. La première année permet ainsi de concevoir des projets de petite échelle à partir de la découverte du grand territoire, et c'est, à mon sens, un vrai enjeu pédagogique pour l'apprentissage du projet dans les écoles d'architecture.







# C'est quoi l'école buissonnière ?

**Nicolas Memain, poète urbaniste  
et guide lors du voyage inaugural de l'ENSA-M**

Il y a la question « qu'est-ce que c'est une promotion en école d'architecture ? » On sait tous très bien que ces étudiants vont avoir une vie professionnelle très diverse les uns les autres, ils ne vont pas être juste l'architecte du permis de construire ou de l'exécution, au contraire. Il y aura des idéaux alternatifs. Ils vont devoir se poser des questions sur eux-mêmes, sur quel est leur petit moteur intérieur. Plusieurs moments dans la vie c'est ça, tu arrives à des carrefours et il va falloir que tu choisisses. Le bivouac s'adresse à ces moments-là.

Les savoirs qu'on leur a partagés sont extra-ordinaires de l'enseignement de l'école d'architecture. Qui est quand même beaucoup plus souvent un enseignement d'atelier, avec des choses assez abstraites : les projets, le discours à propos du projet et le rendu graphique à propos du projet. Là, il se passe quelque chose de complètement différent, qui d'ailleurs a été assez brutal dans ce qu'ils attendaient. Le jeune adulte qui rentre en école d'architecture, - je caricature - il s'attend plutôt à faire de l'architecture de magazine. C'est la conscience un peu mainstream de ce qu'est l'architecture : faire des bâtiments qui seront beaux en photo. Ce qu'on leur offre n'est pas du tout l'horizon d'attente qu'ils avaient au début, ils sont confrontés à plein de choses.

Notamment, ils sont confrontés au fait qu'ils veulent étudier les bâtiments dans la ville et qu'ils pensent qu'on les amène dans une non-ville. Pascal Urbain, qui est prof à l'école d'archi, a écrit un truc qui s'appelle « De la désillusion ». Tu crois quelque chose, et il faut que tu apprennes à rester actif et efficace quand ce que tu croyais est cassé. Quand on explore, il y a la perception, certes, mais il y a aussi la dé-ception. Ce n'est pas comme tu voulais que ce soit.

Dans ce pas-comme-tu-voulais, finalement, il y a Dalila avec des histoires vertigineuses sur des petits vers, les cascais qui font des agrégats de tuyaux en silice, grands comme un doigt et qui pourtant donnent des maquettes de villes multimillionnaires. Après, on t'explique que sur les pourtours de l'étang de Berre, il y a un demi millions d'habitants, de très grosses

infrastructures comme les pistes de l'aéroport, des espaces de loisirs, de la semi-résidence presque secondaire très ambiguë. Il y a le grand paysage, le tout petit point qu'on voit là-bas au bout, c'est le Mont Ventoux, ce sont les Alpilles. Ce n'est pas ce que tu attendais, mais finalement, on est en train de te montrer que ton espoir, ton attente, tu peux le mettre là où tu ne t'y attends pas.

En fait, on était dans une ville, qui était le tour de l'étang de Berre. On croit que c'est de la nature, mais ce n'est pas de la nature, c'est une ville. C'est une ville incroyable, qui a vécu des extinctions de masse et qui est en train de se repeupler. Ils arrivent avec leur petite tête, avec leur jeunesse, pour comprendre la catastrophe écologique de l'étang de Berre au moment où le Gipreb a déjà vingt ans. Le conservatoire du littoral a racheté des terres il y a une dizaine d'années. Ils voient qu'un monde est en train de se mettre en place à cet endroit-là pour inventer une ville qui soit supportable. Et ça, ça va leur donner des clés pour plus tard.

Un truc intéressant, c'est le fait qu'on soit plusieurs à parler, des profs de l'école et des personnes extérieures. Il y a eu ce jeu-là : « arrête toi là, c'est mon tour, tu as dit ça, je dis autre chose ». C'est le choral. C'est un moment très important de l'enseignement où ils voient qu'ils ne sont pas dans un rapport avec leurs seuls maîtres. Ils sont en rapport avec une polyphonie, avec plusieurs voix, et des fois, on a discuté entre nous, et des fois, on n'était pas d'accord, et ce n'est pas un problème, on a le droit. Ce rapport au choral et à la polyphonie va les aider toute leur vie.

Ils arrivent avec une attente, ils sont déçus et on leur donne des bouquets de choses qui sont petites et grandes, qui sont pour et contre, qui sont vivantes et mortes, qui sont institutionnelles, qui sont libérales. Cette multiplicité-là est très importante. Notamment parce que durant toutes leurs années d'école, ils vont se confronter aux paradoxes du projet. Le projet est un effet d'amas de contraintes les unes contre les autres au sein desquels il faut pouvoir prendre parti. Là, ils ont vu pendant trois jours des humains en train d'être debout, de discuter, de prendre parti, de ne pas être d'accord, de continuer à croire, voir, espérer.

On a donné un truc que l'atelier ne peut pas donner : on était dans l'imédiateté. Il n'y avait pas d'intermédiaire entre eux et la chose. Quand tu es dans une logique de projet, d'accumulation de contraintes et que tu te prends la tête et que c'est difficile, et que tu te demandes qui tu es toi à l'intérieur pour arriver à prendre parti, il y a quelque chose qui t'aidera toute ta vie : c'est qu'on a les pieds sur la terre et que les choses c'est ici et maintenant. Nous on leur a proposé ça, cette espèce de traversée où à

chaque fois on était ici et maintenant.

Mais c'est vachement dur d'être les pieds sur terre quand le monde est à l'envers. Il faut empêcher les adultes de s'empêtrer dans des colères inutiles. Le coup du tout nouveau parc sur une ancienne zone humide où on pouvait faire de l'analyse des microreliefs de soupçons d'humidité qui est devenue une pelouse pour le pick up des espaces verts... Il faut faire la paix avec, ne pas se mettre en colère. Mais on aimerait quand même bien que ce ne soit pas la guerre.

Le Life, c'est très simple : c'est les arbres et l'eau, c'est tout mignon. Mais il affronte des trucs très durs. Quand je regarde la plupart des projets de requalifications urbaines, j'ai mal. On devrait être en train de refaire la ville pour l'adapter, on est en train de refaire la ville, mais pour autre chose. Cette autre chose, c'est de l'argent qui se nourrit de l'inconscient collectif. Cet inconscient collectif est vachement puissant. Il est l'ennemi du Life.

Je suis rentré pour la première fois dans une grande enseigne de magasin, rue Saint-Fé, pénombre, boiseries, éclairages indirects. Les messieurs aux chaussures pointues me font sentir que je n'ai pas les codes. Or, je sais que c'est un immeuble pourri, avec des caves inondées et des appartements au-dessus invivables. La requalification urbaine, c'est comme cette grande enseigne. C'est un monde très propre avec des codes, où on obtient satisfaction de soi à en faire partie contre les autres. Ce fantasme auquel on est censé adhérer, je le vois gagner, gagner, gagner.

Je n'arrive pas à y participer, il me fait me sentir inadapté. Mais à force de longer les murs, on trouve des trous. C'est d'autres personnes qui m'ont permis de voir ça. Après toutes ces personnes qui m'ont ouvert des portes dans les murs, et bien je passe le relais. C'est ça la pédagogie. On peut rêver d'autres formes, il est possible de vivre une vie plus simple que de s'habiller chez "grande enseigne de magasin" et de faire nos besoins dans de l'eau potable. C'est très dur à enseigner, parce que c'est du non-verbal, des technologies non-technologiques. C'est une manière de comprendre ce qu'est habiter une ville. Une grande ville, c'est là où il y a tellement de gens différents et spécialisés qui se complètent les uns les autres que ça a une valeur ajoutée supérieure à l'unique autosubsistance agricole. Je tente de relayer la flamme d'un autre rapport à la ville possible.

**En fait j'attends beaucoup de rencontres, beaucoup de projets. J'ai envie de nourrir ma soif de créativité et je pense que l'architecture est un des meilleurs moyens de se découvrir aussi, ce qu'on aime, ce qu'on aime moins, ce qu'on a envie de faire, à travers l'espace en l'occurrence. On est à la découverte de l'environnement dans lequel on va travailler pendant 5-6 ans et je trouve cela très intéressant d'appréhender nos futures années d'études en marchant avec des explications, juste regarder ; au fur et à mesure on accueille des connaissances mais là on a un œil neuf. En plus je ne viens pas de Marseille, je viens d'Angers, et donc arpenter ces villes du Sud, j'aime beaucoup.**

**— Un étudiant de première année.**









